

Charles Baudelaire (1821-1867)

Le joujou du pauvre

Je veux donner l'idée d'un divertissement innocent. Il y a si peu d'amusements qui ne soient pas coupables !

Quand vous sortirez le matin avec l'intention décidée de flâner sur les grandes routes, remplissez vos poches de petites inventions d'un sol, – telles que le polichinelle plat mû par un seul fil, les forgerons qui battent l'enclume, le cavalier et son cheval dont la queue est un sifflet, – et le long des cabarets, au pied des arbres, faites-en hommage aux enfants inconnus et pauvres que vous rencontrerez. Vous verrez leurs yeux s'agrandir démesurément. D'abord ils n'oseront pas prendre ; ils douteront de leur bonheur. Puis leurs mains agripperont vivement le cadeau, et ils s'enfuiront comme font les chats qui vont manger loin de vous le morceau que vous leur avez donné, ayant appris à se défier de l'homme.

Sur une route, derrière la grille d'un vaste jardin, au bout duquel apparaissait la blancheur d'un joli château frappé par le soleil, se tenait un enfant beau et frais, habillé de ces vêtements de campagne si pleins de coquetterie. Le luxe, l'insouciance et le spectacle habituel de la richesse, rendent ces enfants-là si jolis, qu'on les croirait faits d'une autre pâte que les enfants de la médiocrité ou de la pauvreté. À côté de lui, gisait sur l'herbe un joujou splendide, aussi frais que son maître, verni, doré, vêtu d'une robe pourpre, et couvert de plumets et de verroteries. Mais l'enfant ne s'occupait pas de son joujou préféré, et voici ce qu'il regardait :

De l'autre côté de la grille, sur la route, entre les chardons et les orties, il y avait un autre enfant, pâle, chétif, fuligineux, un de ces marmots-parias dont un œil impartial découvrirait la beauté, si, comme l'œil du connaisseur devine une peinture idéale sous un vernis de carrossier, il le nettoyait de la répugnante patine de la misère.

À travers ces barreaux symboliques séparant deux mondes, la grande route et le château, l'enfant pauvre montrait à l'enfant riche son propre joujou, que celui-ci examinait avidement comme un objet rare et inconnu. Or, ce joujou, que le petit souillon agaçait, agitait et secouait dans une boîte grillée, c'était un rat vivant ! Les parents, par économie sans doute, avaient tiré le joujou de la vie elle-même.

Et les deux enfants se riaient l'un à l'autre fraternellement, avec des dents d'une égale blancheur.

(Le Spleen de Paris)

Structure de base : retable en deux volets, illustrant une fable. Sujet du bac idéal !

Si l'on s'en tient aux exégèses livrées par l'École à l'usage des bachoteurs, on a l'impression que ce poème est un morceau de rhétorique habilement mené – une présentation du thème assez conséquente pour mettre en appétit ; l'apparition du premier gamin, et la petite énigme qu'il pose ; en regard, le second volet de l'exposé ; enfin la résolution de l'affaire...

Ce que je ne vois jamais clairement paraître chez les commentateurs scolaires, c'est la conscience aiguë de l'extrême ironie de cette situation ; on ne va voir là qu'une morale subtilement poussée vers sa conclusion ; l'apologue serait un plaidoyer, quasiment, pour l'égalité des conditions sociales, avec ce post-scriptum d'une niaiserie confondante : *la richesse ne fait pas le bonheur* ; l'enfant pauvre ferait envie à l'enfant riche et c'est bien la preuve que tout le bétail des mortels ici bas est soumis à la même règle du frivole divertissement...

On nous parle d'injustice (le riche est le propre, le pauvre est le sale) ; mais ce ne serait là qu'illusion (les deux gosses sont égaux devant la nécessité du joujou ; et le vernis de l'un ne vaut pas plus cher que la crasse de l'autre, et mon dieu, la nature humaine est une, c'en est effarant

d'évidence !) ; cependant, sous-entendu marxisant maintenant, le riche est une victime, étant esclave de ses possessions, et le pauvre est bien plus riche, étant apte à tirer plaisir de la misère qui le tient, et le rat est le compagnon rongeur de la patine ignoble qui recouvre tout son être.

Rigolade !

Il n'est pas jusqu'à la « blancheur » finale qui ne soit interprétée comme un signe d'égalité, que revendiquerait le poète... Tout juste s'il n'irait pas défiler sous un calicot revendicatif le 1^{er} mai en récitant son apologue à tue-tête : « Blancheur, blancheur ! » Et les commentateurs universitaires de vous dire que cette candidité dentaire est le propre de l'innocence enfantine, qui clame ici un désir de bonheur partagé : un sourire, et hop, le monde est rédimé !

Chromo. On attendrait presque une illustration à la Jean-François Millet, et l'apologue viré en allégorie, à épingle au-dessus du manteau de la cheminée, entre un Golgotha pourpre et une photo de défilé à drapeaux rouges, en *pendants*...

Je pense (je soumets la chose...) que le poème de Baudelaire est à considérer comme tout autre chose que l'illustration d'une ordinaire moralité de convenance. Pourquoi l'auteur des *Fleurs* serait-il devenu un propagandiste rousseauiste en passant à la prose poétique ? Non, ce poème-ci est une sorte d'épure de quelque chose de plus profond.

Si *allégorie* il y a (le mot est en effet baudelairien), il faut abandonner le tableau d'une sorte de pâtée idéologique mi-sulpicienne mi-blanquiste. Baudelaire est le frère de Poe, et le *guignon* est inscrit sur son étendard. L'abyssale condition humaine n'a pas de secret pour un être d'une telle sensibilité. Et le tableau des deux gamins, en miroir l'un de l'autre, est d'une autre pâte que la simple couche moralisatrice qu'on y décèle lorsqu'on a l'esprit d'un *professeur-né* : Baudelaire haïssait cette engeance-là.

Des dents !

En voilà d'autres : le narrateur de *Bérénice* va épouser sa cousine (Poe parle de lui-même, en fait : il épousera sa cousine Virginia) ; il se nomme Egæus. Les noms ne sont pas indifférents, évidemment ; ils remontent loin dans l'histoire et la mythologie : *Bérénice* signifie « porte-victoire », c'est le nom d'une reine d'Égypte, épouse d'un Ptolémée, qui, dans un poème de Callimaque, promet à son époux sa chevelure s'il revient sauf de la guerre (on en a fait un astérisme, une constellation, un signe au ciel boréal) ; et *Egæus*, c'est Égée, le roi d'Athènes, et père de Thésée vainqueur du labyrinthe (souvenons-nous de la voile noire, une fausse bonne idée !)...

Notre Egæus souffre d'obsession, son délire se fixe sur des objets précis ; Bérénice est la proie d'une forme d'épilepsie. Deux êtres en parallèle : un fou, une malade ; un esprit dérangé, une constitution physique délabrée, qui se déterminent conjointement. Lui, consomme de l'opium et sombre dans ses gouffres ; et Bérénice dépérit, délaissée. Egæus en vient à la tenir pour une sorte d'abstraction, où les dents de la jeune femme prennent valeur de révélation. De quoi ? Mystère. En tout cas, ces dents sont aux yeux du délirant des « idées », qui le « regardent ». Bérénice meurt et est mise en bière. La nuit suivante, cependant, un domestique vient éveiller Egæus : un cri d'effroi a retenti, et on a découvert Bérénice encore vivante, toute en sang. La sépulture a été profanée. Egæus s'aperçoit qu'il est lui-même couvert de boue et de sang tandis qu'à côté de lui se trouvent des outils de dentiste (j'adore ce détail technique) ainsi qu'une boîte contenant 32 dents. Il a violé un non-cadavre ; la morte (catalepsie !) ne l'était pas, et il avait extrait de force la dentition, au comble d'une singulière folie d'amour...

Bien entendu, les freudiens vous parleront maintenant de *vagina dentata*, de castration, etc. On vous parlera aussi de l'impossibilité de mourir, de la *mort-non-mort*, concept littéraire où l'horreur le dispute à l'absurde...

Si je compare les dents de la Bérénice de Poe à celles des gamins du poème de Baudelaire traducteur de Poe, je verrai les choses selon une perspective où la morale de l'apologue sera bien écornée, et où le *grinçant* de la scène apparaîtra plus clairement : ces deux petits êtres font joujou, certes ; mais le dérisoire de la scène prend une autre couleur, plus tragique ; le rat rongeur a des *dents*, lui aussi ! Que disent ces dents-là ? Quelle intense peste, intense et intime, portent-elles ? Que

devient l'innocence enfantine dans ce conte ? Le rat est *vivant*, comme Bérénice dans sa fausse mort !

Trois indispensables :

- 1/ Yves Bonnefoy, *Le siècle de Baudelaire*, La Librairie du XXIème siècle, Seuil, 2014 ;
- 2/ Michel Deguy, *La pietà Baudelaire*, L'Extrême Contemporain, Belin, 2012 ;
- 3/ Roberto Calasso, *La folie Baudelaire*, Du Monde Entier, Gallimard, 2011 (peut-être la plus belle évocation érudite)

[Un article universitaire :](#)

“My Baptismal Name is Egæus”: Assessing Hellenic Allusions in Poe’s *Berenice* / “My baptismal name is Egæus”: Evaluando las Alusiones Helénicas en *Berenice* de Edgar Allan Poe par Dimitrios Tsokanos, *University of Almeria*.

<https://poezibao.typepad.com/files/ baudelaire-bio-bao-002.pdf>